

**QUELQUES ASPECTS POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET RELIGIEUX
DES RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE DU TSAR MICHEL
À ANNE IVANOVNA**

**par Jean-Paul Besse, docteur en histoire,
professeur à l'Institut universitaire Saint-Pie X, Paris.**

Communication présentée le 9 octobre 2014 à l'université régionale de recherche (Haute École en sciences économiques) de Nijni Novgorod, à l'occasion du colloque international « La France et la Russie : le XVII^e siècle ».

Les relations entre la France et la Russie sont aussi anciennes que la Russie elle-même, baptisée à Kiev en 988. On n'en veut pour preuve que l'arrivée en France au milieu du XI^e siècle de la princesse Anne Yaroslavna, qui épousa à Reims, le 19 mai 1051 le roi de France Henri I^{er} († 1059). Fille du grand prince de Kiev Yaroslav-le-Sage, qui régna de 1019 à 1054, elle monta comme ses sœurs sur l'un des trônes de l'Europe d'alors, dont la chrétienté commune éclatait bientôt en deux Églises, l'orthodoxe à l'Est et la catholique-romaine à l'ouest. Petite-fille de saint Wladimir le Grand, élevée dans un milieu très instruit et socialement avancé. Anne Yaroslavna devenue Anne de France enrichit sa nouvelle patrie de nombreuses initiatives et fondations, notamment à Senlis, qui auguraient bien des futures relations franco-russes¹. Enfin, nous commémorons en 2014 l'intervention de l'Empire russe aux côtés de la France, qui la sauva d'un désastre certain au début de la Grande Guerre.

À cette occasion-là comme pour le XI^e siècle, on peut répéter à bon droit la remarque de l'historienne française actuelle de la Russie, Mme Carrère d'Encausse, rappelant que « *c'est à la Russie chrétienne que l'Europe doit d'être un véritable continent d et de rayonner vers l'orient.* » Cet orient redoutable et destructeur, la Russie en subit le joug durant plusieurs siècles, avant de s'en libérer héroïquement et d'atteindre finalement les rives du Pacifique. La renaissance de l'état russe après la prise de Kazan par Jean VI et la conquête progressive de la Sibérie renforcèrent ce qui n'était plus que la Moscovie et lui donnèrent un intérêt commercial et civilisationnel que l'Europe occidentale découvrit peu à peu avec surprise. Cette « seconde Russie », moscovite puis pétersbourgeoise, voulut aussi nouer des relations et peut-être des alliances de revers avec l'Occident français notamment, qui pouvaient l'aider dans la lutte gigantesque contre la Polono-Lithuanie et la Suède. En outre, la nouvelle Russie ne voulait pas s'enfermer dans les seuls échanges commerciaux anglo-russes, déjà présents à Archangelsk sous Jean IV. Enfin la France, pour échapper à l'état, ou à l'emprise des Habsbourg de Madrid et de Vienne, mais aussi pour s'affranchir de l'intermédiaire commercial anglo-hollandais, désira également nouer des relations suivies avec la nouvelle Russie.

Nous verrons donc successivement l'aube de nouvelles relations franco-russes sous les tsars Michel (1613-1645) et Alexis (1645-1676), puis l'entrée dans le concert européen sous la régente Sophie (1682-1689) et enfin les ouvertures et le voyage en France de Pierre I^{er}, malgré l'incompréhension de Louis XIV et l'alliance anglaise du cardinal Dubois, ainsi que leurs décevantes conséquences sous leurs successeurs immédiats.

I. En premier lieu, Boris Godounov, avant même les Romanov, semble avoir voulu nouer des relations commerciales avec le royaume de France.

Ce projet fut repris sous Louis XIII par un groupe entreprenant de négociants français qui s'adressèrent dans ce but au Cardinal de Richelieu. Ce dernier multipliait les entreprises commerciales françaises vers le Levant. À l'automne 1629, le premier ambassadeur de France envoyé en Russie, Deshayes Cournemin, arriva de Dorpat (Yourev). Très pointilleux sur les honneurs qu'à son sens on devait lui réserver, en tant que représentant de Louis XIII, il provoqua sottement un grave incident diplomatique dès son arrivée près de Novgorod. Il fallut l'intervention de l'archevêque de Pskov pour régler le différend. À Moscou, le même ambassadeur multiplia ses exigences déplacées, toutes refusées d'ailleurs par le tsar Michel. Il tenta de séduire ce dernier en rappelant à juste titre que la Pologne ennemie était soutenue contre la Russie par les deux branches des Habsbourg, celle de Vienne et celle de Madrid, ennemies de la France. Toutefois, ses arguments commerciaux contre les Bruxellois, sujets de l'Espagne, n'aboutirent pas : « *Que sa majesté Tsarienne permette aux Français de traverser son empire, pour se rendre en Perse ; le tsar et ses sujets en retireraient de grands profits ; car les Anglais, les Hollandais et les Brabançons achètent en France les marchandises qu'ils revendent à très haut prix dans l'empire de Moscou ; de plus, ils n'y importent que des marchandises communes, tandis que les Français y importeraient ce qu'ils ont de mieux et le vendraient au plus bas prix...* »²

Cette initiative fut amplifiée en 1630-1631 par le capitaine Bertrand Bonnefoy. Ce dernier partit à Moscou pour transmettre au tsar Michel, le premier Romanov, une lettre du roi Louis XIII, datée du 6 décembre 1630. En raison de la guerre et des menaces turques sur l'Italie du sud, la disette régnait alors en France. Il s'agissait donc d'y importer « *cinq ou six mille last de seigle* ». Voici le courrier de Louis XIII :

« Très haut, très excellent, très puissant et très magnanime prince, le grand seigneur empereur et grand-duc Michel Fedorowitz, souverain seigneur et conservateur de toute la Russie, de Wlodimir, de Moscou et Novgorod, etc.

Le désir que nous avons de voir le commerce s'augmenter et s'établir entre nos sujets et les vôtres, pour donner par ce moyen des bons et solides fondements à l'amitié que nous voulons avoir perpétuelle avec votre magnipotence, nous donne l'occasion d'envoyer le capitaine Bonnefoy en pays de votre obéissance pour en tirer une bonne quantité de seigle et même jusqu'à cinq ou six mille lasts ; il peut les apporter en notre royaume pour servir à la nourriture tant de nos sujets qui ont disette de grains en quelques unes de nos provinces que des grandes puissances armées que nous avons sur pied pour la défense et le soutien de la liberté publique et particulièrement des puissances d'Italie que les ennemis communs du repos de la chrétienté se sont efforcés jusqu'ici d'opprimer, en sorte qu'ils eussent succombé sans notre protection. Et afin que votre magnipotence soit informée de notre intention et du bon usage auquel les seigles qui viendront de vos états sont destinés, nous lui avons bien voulu faire cette lettre pour ledit Bonnefoy, la priant de lui faire accorder toutes les permissions nécessaires pour prendre en payant, en tel endroit de vos

pays qu'il lui sera loisible, ladite quantité de cinq ou six mille lasts de seigle et les transporter en notre royaume sans aucun empêchement et difficulté : en quoi nous assurons votre magnificence qu'elle fera non seulement quelque chose utile au public, mais aussi que nous aurons un singulier plaisir, et dont nous serons toujours prêts de nous revanger en pareille occasion. Priant sur ce Dieu, très haut, très excellent, etc. de vous avoir en sa sainte et digne garde.

Écrit à Saint-Germain-en-Laye le sixième jour de décembre 1630. Votre cher ami Louis. »³

Toutefois, ces premières relations entre le Palais du Louvre et le Kremlin de Moscou ne se bornaient pas au seul domaine économique. Comme l'ambassade d'Ivan Kondirev annonçant à Paris en novembre 1615 l'avènement deux ans auparavant du tsar Michel et ainsi la fin du « temps des troubles », le tsar Alexis le Très-Calme, son fils, envoya en Europe occidentale, Espagne et France, une importante ambassade en 1667-1668. Dirigée par le stolnik (grand dignitaire) Pierre Ivanovitch Potemkine, ancêtre plus célèbre du ministre plus célèbre de la Grande Catherine, elle avait pour but de sonder les intentions politiques du jeune Louis XIV et d'établir avec son royaume des relations commerciales suivies. Nous avons gardé la relation exacte de cette mission, qu'a établie et publiée le prince Emmanuel Galitzine.⁴ Le 27 juin 1668, de retour d'Espagne où Potemkine, Roumiantsov et Sidorov avaient soumis des projets identiques au roi Philippe IV, beau-père de Louis XIV, l'ambassade russe parvint à Irun, au pied des Pyrénées, et envoya un émissaire à Bayonne pour y être reçue. La guerre avait à nouveau fait rage entre la France et l'Espagne à propos du Brabant. La réticence des autorités françaises à Bayonne, citadelle quasiment frontalière, et les ennuis financiers des cinquante Russes qui composaient l'ambassade compliquaient la tâche de celle-ci. Le 2 juillet finalement les envoyés du tsar purent s'installer à Bayonne. Toutefois les aubergistes abusèrent de leur présence pour s'enrichir excessivement et, à nouveau, les douanes françaises et le fermier du roi les menacèrent de taxes en tout genre. Finalement, ils traversèrent le fleuve Adour et envoyèrent deux d'entre eux, Sidorov et l'interprète Yagline, gagner Bordeaux afin d'annoncer l'arrivée de toute l'ambassade au marquis de Saint-Luc, gouverneur de la ville. Celui-ci, plus aimable que les militaires de Bayonne, envoya une estafette à Paris pour demander des ordres, il fit loger les deux diplomates et accepta que Potemkine et tous les siens s'installassent à Gradignan près de Bordeaux. Au bout de onze jours arriva de Paris un gentilhomme leur souhaitant la bienvenue de la part du roi. Avec sept carrosses attelés de six chevaux, ils firent leur entrée dans Bordeaux et formèrent des vœux pour l'heureuse longévité du duc d'Anjou, futur Philippe V d'Espagne, qui venait de naître. L'ambassade arriva enfin à Paris et échangea avec Louis XIV de précieux cadeaux.

Dans quel contexte le tsar Alexis avait-il envoyé Potemkine au roi de France ? Grâce à la trêve d'Androusovo, en 1667, il y avait eu un rapprochement polono-russe et l'annexion de la Russie de la rive orientale du Dniepr avec Kiev, « la mère des villes russes » enfin réunie à l'empire. Le tsar Alexis avait donc noué des contacts avec l'empereur Habsbourg du Saint-Empire Romain germanique et envoyé une ambassade extraordinaire à Léopold I^{er}. Elle obtint par la splendeur orientale de son allure le plus vif succès. L'ambassade de 1667-68 dirigée par Potemkine et arrivée d'Espagne en France par les Pyrénées s'inscrivait dans un contexte identique. La Russie voulait sortir de son isolement et nouer des relations directes avec l'extrême Occident de l'Europe, sans les intermédiaires anglo-hollandais ni les ennemis polonais. De ce point de vue, les résultats restèrent très décevants, tant sur le plan économique que politique.

II. La régente Sophie (1632-1682) et l'entrée de la Russie dans le concert européen.

Sophie, fille d'Alexis Mickhaïlovitch, fut une co-régente forte et intelligente auprès de son demi-frère Pierre I^{er}, qui ne gouvernait pas encore. Soutenue par la noblesse, elle fut remarquablement conseillée en politique étrangère par le prince Galitzine, son confident très favorable à l'occidentalisation de la Russie, comme son prédécesseur Ordine Nachtchokin († 1680), écarté du gouvernement en 1671.

Sophie, qui voyait loin, conclut en 1686 une paix perpétuelle avec le roi Sobieski, qui avait sauvé Vienne en 1683 de l'invasion ottomane. En préambule de cet accord, la Rzeczpospolita confirma à la Russie la rive gauche du Dniepr, Kiev, la Biélorussie autour de Minsk, ainsi que Smolensk sur la route de Moscou. Le régente donna alors son adhésion à la « Sainte Ligue » lancée à Rome par le pape, le Bienheureux Innocent XI, fort mal vu de Louis XIV pour l'organisation interne de l'Église de France. Cette ligue était bien entendu dirigée contre l'Infidèle, c'est à dire l'empire ottoman. On peut dire qu'en agissant si habilement, Sophie faisait entrer la Russie dans le concert européen des grandes puissances.⁵

III. Les ouvertures de Pierre I^{er} (1694-1725), l'incompréhension de Louis XIV et les contretemps de la Régence.

1. L'aventure polonaise du prince de Conti en 1696.

Trop conservateur en politique étrangère, le grand roi ne sut pas utiliser les propositions et les occasions venues de Russie. Il resta l'allié de la Suède et de la Pologne. En 1696, il tenta de hisser sur le trône de Varsovie son cousin, François-Louis de Bourbon, prince de Conti (1664-1709). Grâce au cardinal de Polignac, son ambassadeur en Pologne, Louis XIV fit élire roi son parent et protégé, mais l'Électeur de Saxe, soutenu par les Habsbourg, se fit couronner à Cracovie sous le nom d'Auguste II avant que Conti n'ait eu le temps d'arriver. Ainsi échoua le parti français de Varsovie et l'agent polonais de Louis XIV, le grand poète Andrzej Morsztin, finalement réfugié en France où il mourut en 1693 sous le nom de Comte de Châteauvillain.

2. La proposition d'entente de Pierre I^{er} en 1707.

Pierre le Grand proposa en 1707 à Louis XIV de mettre sur le trône de Pologne l'insurgé hongrois François II Rakoczi, soulevé contre le roi de Habsbourg de Hongrie et réfugié à Versailles. Malheureusement, ce projet lui aussi échoua en raison de l'indifférence ou de la sourde opposition du maréchal de Tessé et du marquis de Torcy (†1746). Ce dernier, neveu du grand Colbert et fondateur de l'Académie de diplomatie, n'intervint pas et la France, alliée de Charles XII de Suède, se retrouva, après la victoire russe de Poltava (1709), dans le calp des perdants. Il est également probable que Louis XIV vieillissant, obnubilé par la guerre de succession d'Espagne (1701-1714) s'intéressait beaucoup moins à l'Europe orientale.

3. Le voyage en France de Pierre I^{er} sous la régence, en 1717.

Avide de tout voir, de tout connaître, et singulièrement Versailles qu'il fit « copier » à Peterhof, Pierre le Grand vint en personne en France en mars 1717. Louis

XIV était décédé depuis deux ans mais il restait pour toute l'Europe « le plus grand roi du monde. » Pierre était désireux de voir de plus près son royaume, sa capitale, son administration, son église et le successeur du Roi-soleil, le petit Louis XV, ainsi que le régent Philippe d'Orléans (1715-1723). Il voulait aussi rencontrer l'abbé Dubois (1656-1723), qui venait de conclure à La Haye en janvier 1717 un extraordinaire renversement d'alliance en s'entendant contre l'Espagne de Philippe V avec l'Angleterre et les Provinces Unies (« Triple-Alliance »).

La vivacité, la taille, la simplicité et la majesté de Pierre I^{er} produisirent un effet considérable sur les Français comme en témoigna le duc de Saint-Simon :

« Ce fameux czar a tant fait de bruit dans le monde qu'il serait inutile de s'y étendre. On se bornera seulement à dire qu'il se fit admirer ici par sa curiosité extrême, qu'il atteignit à tout et ne dédaigna rien, dont les moindres traits avaient une utilité utile et marquée, qui en tout fut savante, qui n'estima que ce qui méritait de l'être et en qui brilla l'intelligence, la justesse et la vive appréciation de son esprit, sa vaste étendue, ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia de manière tout à fait surprenante la majesté la plus soutenue, la plus fière, la plus délicate, et en même temps la moins embarrassante, quand il l'avait mise dans toute sa sûreté, avec une politesse qui la sentait et toujours et avec tous, et en maître partout, mais qui avait ses degrés suivant les personnes, avec une familiarité qui venait de liberté et une forte empreinte de cette ancienne barbarie de son pays qui rendait toutes ses manières promptes, même précipitées, ses volontés incertaines, sans vouloir être contraint ni contredit sur pas une. Sa table quelquefois peu décente et beaucoup moins ce qui la suivait, souvent avec un découvert d'audace et d'un roi partout chez lui, et ce qu'il se proposait à voir ou à faire dans l'entière indépendance des moyens, qu'il allait forcer à son plaisir et à son mot. L'envie de voir et à son aise, l'importunité d'être en spectacle, l'habitude d'une liberté au-dessus de tout, lui fit souvent préférer les carrosses de louage, les fiacres, le premier carrosse qu'il trouvait sous sa main de gens qui étaient chez lui et qu'il ne connaissait pas, pour aller par la ville et souvent dehors ; après quoi c'était au maréchal de Tessé et sa suite de courir après, qui souvent ne le pouvaient joindre ; mais, quelque simplement vêtu qu'il fût, quelque mal accompagné et voituré qu'il pût être ou qu'il parût, c'était en roi et en maître qui ne se pouvait méconnaître dans ses manières et jusque dans sa personne. On ne put se défendre d'être frappé de toutes les grâces qu'il montra avec le roi et dès le premier instant qu'il le vit, de l'air de tendresse qu'il prit pour lui avec la politesse qui coulait de source, et toutefois mélangée de la grandeur d'égalité qu'il fit sentir scrupuleusement, mais légèrement en tout, et de supériorité d'âge, et par ses manières apprivoisa tout aussitôt le roi à lui, se mit à sa portée et persuada le monde qu'il s'était pris d'un véritable intérêt en sa personne. Avec les deux filles de France, il parut très mesuré et plein d'égards ; il en eut, mais avec supériorité, chez Madame la Duchesse d'Orléans. Pour le régent, il ne sortit de son cabinet au-devant de lui que pour montrer avec quelle vivacité il l'embrassait et tout aussitôt s'en faire suivre et le mener en laisse dans son cabinet, et ne le remener après que précisément où il l'avait pris. Il surprit tout l'opéra du peu de façons qu'il fit pour se laisser présenter à boire, puis la serviette, par ce prince, de l'air de grandeur dont il reçut ce service et qu'il conserva partout avec lui. Pour les princes et princesses de sang, il ne s'en embarrassa pas plus que des premiers seigneurs de la cour, et tous les repas qui lui furent donnés par quelques-uns des principaux de la cour et pour des occasions naturelles, il les reçut civilement, mais comme des hommages. Les beautés purement de richesses et d'imagination, et où les siennes ne pouvaient atteindre, comme les pierreries de la couronne, il témoigna en faire peu de cas, et on put remarquer sa politesse, mais

inséparable d'égalité de majesté, avec laquelle il prit cette occasion de voir le roi sans que ce fût une visite. Notre luxe le surprit, et nos manières pour lui le touchèrent ; mais il montra qu'il nous connaissait bien. En partant, il s'attendrit sur le roi et sur la France, et dit qu'il voyait avec douleur que son luxe ne pouvait manquer de la perdre, et bientôt. On ne finirait point sur cet homme véritablement grand, et dont la singularité et la rare variété de grandeurs, toutes diverses, en feront toujours, malgré de grands défauts d'une origine, d'une éducation et d'un pays barbare, un homme véritablement digne de la plus grande admiration. »⁶

Pierre le Grand avait plusieurs buts en se rendant en France ; il aurait voulu fiancer sa fille Elisabeth, la future impératrice, avec le tout jeune Louis XV. Une fois de plus, le différend religieux et l'alliance polonaise firent triompher la candidature polonaise de Marie Leczinska, fille d'un roi détrôné. De plus, comme l'a écrit le duc de Saint-Simon, ce « fut l'Angleterre qui nous rendit sourd à ses invitations, jusqu'à la méséance » ; en effet, Dubois venait de signer la Triple-Alliance avec Georges I^{er}, l'ennemi de la Russie.

Toutefois la France offrit ses bons offices pour un règlement pacifique entre la France et la Russie. Ce fut la paix de Nystadt (10 septembre 1721) et, enfin, la nomination remarquable diplomate français, Campredon, au poste permanent d'ambassadeur du roi à Saint-Pétersbourg.

IV. ASPECTS RELIGIEUX DU VOYAGE DE 1717

a) L'Évangélique slavon de Reims.

La tournée française de Pierre I^{er}, en 1717, et son désir ardent de voir Reims, la capitale des sacres, comme l'était Moscou en Russie, l'amena en Champagne à son retour de Paris. Il visita avec attention la cathédrale rémoise, se fit expliquer la cérémonie du sacre royal et présenter les objets rituels de ce dernier. Le clergé lui montra l'évangélique slavon sur lequel prêtait serment chaque nouveau roi depuis François II au XVI^e siècle. Nul ne pouvait en déchiffrer le texte et certains clercs prétendaient qu'il s'agissait de l'Évangile kiévien apporté par Anne Yaroslavna en 1051. En fait, il s'agissait plus certainement de celui qui était entré en possession du cardinal-archevêque de Reims, Charles de Lorraine, à la Renaissance. On montra cet évangélique en caractères slavons au tsar Pierre qui, devant les Français stupéfaits, se mit à le lire aussitôt avec la plus grande aisance. On en sut désormais la langue liturgique, commune à tous les Slaves orthodoxes.

b) Le mémoire des docteurs de Sorbonne à Pierre I^{er}.

Dans son désir d'occidentaliser la Russie et de lui donner un correspondant ecclésiastique en occident, Pierre profita de son séjour français de 1717 pour évoquer une éventuelle union entre les églises. Le 13 juin 1717, il rencontra à Paris le nonce apostolique Cornelio Bontivoglio mais leur conversation achoppa très vite sur les obstacles dogmatiques et resta sans suite. Le lendemain, le tsar se rendit à la Sorbonne, la célèbre faculté de théologie. Il y fut accueilli cérémonieusement et chaleureusement par un de ses docteurs les plus éminents, l'abbé François-Laurent Boursier (1679-1749), brillant philosophe et théologien, d'inspiration janséniste et gallicane, très opposé à la bulle papale *Unigenitus* (1713)⁷. Boursier appartenait au

courant dominant de la Sorbonne et proposa lui-même au souverain russe un projet d'union des églises. Pierre fut intéressé mais transmis la demande, en l'absence d'un patriarche, celui-ci étant décédé en 1700 et resté sans successeur, à ses deux prélats de confiance, le métropolitain de Riazan Etienne Yavorsky († 1722), gardien du siège patriarcal prétendument latinisant mais en fait conservateur, et l'archimandrite Théophane Prokopovitch († 1736), d'orientation luthérianisante et sacré à Rome l'année suivante en dépit des réserves du premier.

Les années 1717-1724 marquèrent en France et aux Provinces-unies le paroxysme de la querelle janséniste et gallicane à l'encontre de la papauté romaine, dont la suprématie sur l'épiscopat français et la tendance à l'infaillibilisme s'accroissaient, face aux Lumières naissantes. En 1717 même, le 1^{er} mars, quatre évêques de France en appelèrent du pape au concile général, d'où, leur nom d'« *appelants* » et l'archevêque de Paris, le cardinal de Noailles († 1729), leur emboîta le pas le 3 septembre 1718, imité par le chapitre de Notre-Dame de Paris, la Sorbonne et la majorité des curés de la capitale. Pierre I^{er}, en y parvenant le 7 mai 1717, fut donc aussitôt informé de l'étendue de cette crise religieuse mais aussi politique, peut-être grâce à son ambassadeur en France, le prince Boris Kourakine. La seconde année capitale et pour ainsi dire l'aboutissement de cette véritable fracture dans l'Église catholique fut 1724, qui vit la rupture définitive avec Rome du chapitre général d'Utrecht en Hollande et la consécration unilatérale, sans l'accord papal, de l'archevêque Corneille Steenoven par un prélat français des Missions étrangères, Mgr Dominique-Marie Varlet, évêque titulaire de Babylone. Utrecht, refuge des jansénistes français depuis le grand Arnauld, était dès lors pour eux l'asile de Port-Royal et le centre de la communion ecclésiale.

En 1717, lorsque Pierre I^{er} séjourna en France, cela se préparait déjà et formait la toile fond, fort ambiguë, des rapports spirituels entre les jansénistes de la Sorbonne et son propre point de vue sur l'Église russe. En effet, les tractations amorcées dissimulaient une différence de poids : pour la Sorbonne, le but était d'affaiblir Rome pour réévaluer la collégialité épiscopale et parvenir à « purifier » ainsi l'Église des compromissions politiques nuisant à la morale rigoureuse qu'elle professait.

Pour Pierre au contraire, il s'agissait de transformer l'église orthodoxe russe en « confession » administrative, contrôlée étroitement par un État sécularisateur, sous prétexte de « collégialité épiscopale » remplaçant le patriarcat ; en 1721, le but serait atteint grâce à Prokopovitch et à l'instauration d'un Saint-Synode dirigeant sous la haute main d'un Ober-procureur brandissant ce que l'on dénommerait ensuite le « *Règlement ecclésiastique* » resté en vigueur jusqu'en 1917. Il n'y avait donc aucun point réel entre la position janséniste et celle du tsar réformateur. Chacun utilisait son interlocuteur mais les perspectives inavouées divergeaient nettement. En outre, chacun d'entre eux cherchait des appuis à l'extérieur, les jansénistes pour préserver la « note » catholique de leur mouvement, ce qu'il réalisèrent après 1870 avec l'union d'Utrecht, et le tsar afin de jouer un plus grand rôle sur la scène internationale et avoir pour allié un milieu influent en Europe catholique, imprégnée d'augustinisme.

Le mémoire remis à Pierre I^{er} le 15 juin 1717, six jours avant qu'il ne quittât définitivement la capitale française, avait eu pour rédacteur principal l'abbé Boursier. Les réponses de l'épiscopat russe tardèrent et ne correspondirent pas aux espérances des docteurs de Sorbonne. La première, datée du 15 juillet 1718, fut davantage inspirée par Théophane Prokovitch que par ses collaborateurs, Étienne Yakorsky et l'archevêque Barnabé (Volostovski) ; très justement, elle se borna à faire remarquer que l'Église russe ne pouvait en rien délibérer seule, faute du consentement des autres églises orthodoxes, autocéphales. La réponse, due principalement à Étienne Yakorvsky, mécontent du ton direct de la précédente, fut datée de septembre 1718, au

nom des évêques de Grande Russie, Petite Russie et Russie blanche (Biélorussie) ; plus accommodante, rappelant que les catholiques étaient moins éloignés des orthodoxes que les protestants, elle invoquait le « veuvage » de l'Église russe dénuée de patriarche pour s'en remettre aux jugements des patriarches orthodoxes d'Orient. Comme le tsar ne tenait pas à voir ces derniers influencer en quoi que ce fût l'Église russe, le projet n'alla pas plus loin. En outre, le docteur Boursier ne semble pas avoir connu le contenu de cette seconde épître avant 1722. De toute façon, entre temps et dès 1718-1719, le tsar s'était retourné contre l'église catholique en raison du rôle, vrai ou supposé, qu'il attribuait aux jésuites durant le périple européen de son fils, le tsarévitch Alexis ; en juillet 1719 notamment, les jésuites avaient été expulsés de Russie.

Les liens cependant ne furent pas aussi profondément rompus avec la Sorbonne. Tandis que celle-ci envoyait en Russie, par le biais de l'ambassadeur du tsar à Paris les *Heures* de Port-Royal, diverses traductions françaises de l'Écriture et les *Réflexions morales* (1695) de l'oratorien janséniste Pasquier Quesnel, condamnées par Clément XI, l'épiscopat russe offrait à la Faculté de Paris, en beaucoup moins d'exemplaires, *Liturgicon*, *Horoghion* et évangiles slavons. Cet intérêt janséniste pour les liturgies orientales n'étaient pas nouveau ; répandu également au XVII^{ème} siècle chez les Bénédictins et surtout chez les Mauristes de Saint-Germain-des-Prés, où célébrèrent des orthodoxes grecs et des Arméniens apostoliques ; il avait aussi un solide ancrage à Port-Royal des Champs où l'on se souciait de la perpétuité de la foi eucharistique. Ainsi, nous dit le *Journal de Port-Royal* : « le mercredi 22 février 1673, un prêtre maronite vint dire la messe céans ; son fils, qui était diacre, lui aida à la dire. Toute la communauté et tout le dehors y assista, leurs cérémonies étaient toutes extraordinaires et fort belles. »⁸ À la même époque, des moines orthodoxes grecs du Mont Sinaï venaient quêter en Normandie. Ces relations souvent plongées aujourd'hui dans l'oubli allaient connaître un ultime rebondissement à la mort de Pierre le Grand, grâce à un collègue janséniste de Boursier, l'abbé Jacques Jubé de la Cour, (1674-1745) et son ami le poète et grammairien russe d'Astrakan, Basile Kirilovitch Trédiakovsky, (1703-1769). Leurs liens idéologiques, fort complexes, voulurent relancer le projet initial d'union des Églises.

b) L'échec de la mission en Russie de Jubé de la Cour en 1728

Traducteur russe de Boileau puis secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Russie, Trédiakovsky était déjà un esprit des Lumières peu enclin à la piété. Toutefois, son séjour à La Haye en 1727-1728 lui fit approcher le milieu janséniste lorsque l'archevêque d'Utrecht Corneille-Jean Barchman Wuyters (+ 1733) unit à son église⁹ une orthodoxe russe de haut lignage, la princesse Irène Dolgokoury (1700-1751) née Galitzine. Or, le prêtre qui l'avait instruite dans sa nouvelle foi était l'abbé Jubé de la Cour ; ainsi se tissa le lien entre le poète russe et le janséniste français, ami de Boursier et des docteurs de Sorbonne. Pour celle-ci, il devait user de ses connaissances dans le milieu russe en occident afin de faire aboutir le projet de l'abbé Boursier. Trois ans après être allé à Rome avec le cardinal de Noailles pour œuvrer dans une commission pontificale créée par le pape Benoît XIII, il fut député par la Sorbonne pour négocier avec l'épiscopat russe. Il fit ce voyage avec sa pénitente, la princesse Dolgorouky dont la présence lui ouvrait toutes les portes.¹⁰ En outre, il connaissait puisqu'il avait collaboré à traduire en russe le mémoire remis en 1717 à Pierre I^{er}. Passionné d'éducation, comme l'était tout le milieu janséniste et

notamment le célèbre Charles Rollin, Jubé mit sur pied un plan de formation pour la jeune élite russe, comprenant des études à Moscou puis à Kiev et enfin à Paris. Des bourses furent fondées et toute une littérature catholique fut distribuée au clergé orthodoxe. Toutefois, l'époque précédente était révolue et l'avènement de la nièce de Pierre le Grand, Anne Ivanovna, plus proche des Lutheriens, fit échouer l'entreprise. Au début de l'année 1732, l'abbé Jubé, compromis et désormais indésirable, dut quitter la Russie. Les Galitzine et les Apraxine, suspects de catholicisme ou convertis à la foi romaine, furent durement châtiés. L'impératrice Anne en fit ses bouffons. L'heure, avec Bühren (Biron) et Münnich, était désormais aux Allemands, non plus aux Français.

Ces derniers, sous Napoléon I^{er}, reprirent en mai 1810, durant la brève entente franco-russe, le projet ecclésiastique des abbés Boursier et Jubé de la Cour. Cette initiative eut pour intermédiaire l'ex-évêque de Blois Henri Grégoire¹¹, ancien chef de l'Église constitutionnelle de l'époque révolutionnaire. La campagne de Russie interrompit le projet qui n'aboutit d'autre façon, toute personnelle, qu'à travers l'abbé Guettée (1816-1892), historien de l'Église éminent devenu le père Wladimir¹² à l'église orthodoxe russe de Paris ; sa conversion et ses écrits acquirent une telle renommée que le saint métropolite de Moscou Philarète l'éleva à la dignité de docteur en théologie, Alexandre II lui accordant en 1865 une audience habituellement longue.

Ce cas exceptionnel mis à part s'acheva un siècle environ de relations franco-russes dans les domaines les plus divers et les plus inattendus. Après avoir cherché un allié occidental contre la Pologne, les premiers Romanov voulurent sans succès détacher la France de son alliance suédoise. Louis le Grand, sans doute mal informé, n'en vit pas suffisamment l'intérêt. En sens inverse, les Bourbons avaient seulement besoin de l'aide économique russe pour contrecarrer le monopole des marchands anglais et hollandais. La venue de Pierre le Grand à Paris révéla subitement la puissance russe mais les alliances nouvelles de la Régence en limitèrent la portée. En revanche, la Sorbonne jansénisante envisagea une sorte de ligue antiromaine qui, tout en inspirant Pierre I^{er} pour son *Règlement ecclésiastique*, ne séduisit pas l'épiscopat russe. Ces tâtonnements n'étaient que les premiers jalons de la grande alliance politico-militaire franco-russe conclue en 1892 par le tsar Alexandre III et aujourd'hui encore symbolisée par le pont parisien de ce nom et la future cathédrale patriarcale de l'Alma. Celle-ci confirme le bien-fondé de l'analyse qu'à sa façon nous a livrée Voltaire dans son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* : « *Le royaume du czar en France fut plus utile par son union avec ce royaume commerçant et peuplé d'hommes industriels, que par la prétendue union de deux églises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance et l'autre sa nouvelle supériorité.* »¹³

¹ Sur Anne Yaroslava, « Anne de Kiev » ainsi que l'appellent les Français, cf. notre ouvrage sur *Senlis dans l'histoire*, 4^e éd., Paris 1996, chap. III, pp 59-78, ainsi que nos deux articles dans la revue de la Société d'histoire de Senlis, et l'étude de R. HALLU : *Anne de Kiev, reine de France*, Rome 1975.

² Texte cité in OLIVIER (Daria) : *Les Romanov*, Paris, 1968, p.61. Cf. l'ouvrage de la Princesse Zinadïa SCHAKOVSKOY : *La vie quotidienne à Moscou au XVII^e siècle*, Paris, 1963.

³ AE. Russie, suppl. t. I, pièce 9 (reproduit in OLIVIER : *Les Romanov*, op.cit. ; pp. 410-411. Un last représente un peu plus de 25 hectolitres. Cf ; également Kovalevski (Pierre) : *Histoire de Russie et de l'URSS*, Paris 1970, pp.165-201.

⁴ Cf. Potemkine (Pierre Ivanovitch) : *Journal détaillé de l'ambassade du Stalnik et Namestnik de Borovsk (...) en 1668*, éd. du prince Emmanuel Galitzine, et Cerda , Alexandre de LA) : *La tournée des grands-ducs. Les Russes sur la côte atlantique*, Biarritz 1999, pp. 17-31. En avril-mai 1681, Pierre I. Potemkine revint en France pour une deuxième mission, accompagné d'Étienne Volkov.

⁵ Cf. HETSCH (Otto) : *L'évolution de la Russie*, Paris, 1969, pp. 69-72 et HELLER (Michel) : *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, pp . 165-201.

⁶ Saint-Simon (Louis de Rouvroy), duc de : *Mémoires*, t. II , Paris, 1994, addition au *Journal de Dangeau*, 7 mai 1717, pp. 409-411. L'éditeur, Yves Coireau, remarque très justement (note 1, p. 586) : « *Comment ne pas admirer chez notre duc et pair, sinon certain mirage asiatique, du mois le désir, exempt de chimères, d'une alliance russe ?* » Voilà qui révèle en Saint-Simon un meilleur politique qu'en Dubois (cf. l'édition complète des *Mémoires* par Yves Coirault, t. VI, Pairs, 1986, pp. 347-363.À

⁷ À ce sujet, cf. BLUCHE (François), *Louis XV*, Paris, 2000, pp. 39-47, et ANTOINE (Michel) : *Louis XV*, rééd. Paris, 2008, pp. 255-262.

⁸ Texte reproduit par Sainte-Beuve : *Port-Royal*, t.III, éd. Leroy, Paris, 1964, p.143.

⁹ Cf. VERHEY (B.W) : *L'Église d'Utrecht*, Delft, 1984 ; sur Mgr Berchman Wuyters, op.cit. pp. 66-72. Cf. également FONTANA GIUSTI (Luigi) : *Port-Royal, Utrecht, Pistoia : il movimento giansenista nelle storia religiosa e nella formazione morale della società europea*, Rome 2001.

¹⁰ Cf. à cet égard les remarquables études (en russe) d'OUPENSKY (B.A) et CHICHKINE (A.B) : *Trédiatovsky et les jansénistes*, in *Simvol* n°23, Meudon, juin 1990, pp. 105-264, et de l'achimandrite Augustin (NIKITINE) : *Fragments de l'histoire des relations ecclésiastiques entre la Russie*, in *Messenger de l'exarchat du Patriarche russe en Europe occidentale*, n° 117, Paris, 1989, pp. 75.88.

¹¹ Cf. Art.cit, pp. 82-83.

¹² Cf. notre biographie : *Un précurseur, Wladimir Guettée. Du gallicanisme à l'Orthodoxie*, Lavardac 1992, et MONTHEARD (M-T) : *Père Wladimir Guettée et Port-Royal* . Le Mesnil saint-Denis 1992.

¹³ Op. cit. 1763, éd. René Pomeau, Paris, 1987, p.538.

Copyright : Jean-Paul Besse, in : www.cahiersdechantilly.com ; 2015.